

Duclos Valentine

Etcheverry Emilie

Jouvencel Maylis

Poulin Léonie

2nd 1

*Vous présentent leur participation au Concours National de la
Résistance 2015 2^e catégorie :*

« Le retour à la vie civile des déportés »

« Mémoire d'un massacre de peuples par le nazisme »

*“ L'oubli SERAIT AUSSI
INTOLERABLE que
LES FAITS eux-mêmes ”*

Ida Guinsper

(Calligraphie réalisée par Léonie)

*Sous la supervision de Mme Le Bloas Mendiboure,
Lycée Largenté
42 avenue de l'interne Jacques Loeb,
64100 Bayonne*



Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, des millions de juifs et tziganes ont été déportés vers les camps de la mort. Tous n'ont pas été éliminés, certains ont survécu à l'horreur. Ils témoignent encore aujourd'hui de leur périple pour rentrer chez eux, du retour à la vie normale et de l'accueil qui leur a été réservé.

Nous avons choisi d'orienter nos recherches sur le retour à la vie civile des déportés en suivant trois axes : l'organisation du retour, les conditions dans lesquelles ils ont été accueillis dans leur pays d'origine et dans leur domicile, et enfin les différentes façons de témoigner.

I- Un retour organisé.

Les alliés libèrent les camps et rapatrient les survivants par avion ou train à partir d'avril-mai 1945 via Bruxelles.

Le gouvernement provisoire français du général de Gaulle abolit, par une série d'ordonnances, la législation antijuive de Vichy. Les juifs sont à nouveau en France des citoyens à part entière. La loi édicte la restitution des biens juifs "aryanisés"; elle considère comme pupille de la nation les enfants orphelins de parents juifs déportés d'origine étrangère; elle réintègre les fonctionnaires révoqués ... La France redevient une terre d'accueil.

A l'intérieur des camps, la croix rouge internationale soigne les rescapés.

À la Libération, le propriétaire de l'hôtel le *Lutetia* doit, pour prouver son engagement envers la Résistance, mettre à sa disposition le bâtiment. L'hôtel accueille les déportés à leur retour des camps de concentration nazis. C'est Sabine Zlatin, surnommée la « dame d'Izieu », qui assure la mise sur pied du centre d'accueil, vers lequel convergent les familles à la recherche d'information sur d'éventuels proches déportés. Aujourd'hui, une plaque posée à l'extérieur de l'hôtel rappelle cet épisode.

Devant l'hôtel Lutetia, une petite foule de familles restait des jours et des jours devant les portes à brandir des écriteaux en espérant obtenir des nouvelles de leurs déportés en Allemagne.

Ces familles pouvaient remplir des fiches de renseignements sur les personnes recherchées, qui furent affichées dans le hall de l'hôtel. Elles questionnaient aussi les déportés qui passaient par les lieux d'accueil. Hélas, les déportés préféraient souvent se taire que de répondre aux S.O.S lancés par





les familles : aucun d'entre eux ne voulait tuer l'espoir des familles de voir revenir leurs proches.

Le retour des prisonniers, Photo prise par Willy Ronis en 1945

II- Retour à la vie normale ?

Lors de leur retour à la vie normalement les survivants d'Auschwitz retrouvent leurs foyers.

Mais les déportés sont pour la plus part dans un état de déficience physique avancé. Proches et parents qui ont échappé à la déportation peinent à reconnaître leur proches : physiquement et mentalement, le déporté n'est plus l'homme ou la femme qu'ils ont connu auparavant. De même, les premiers professionnels qui les reçoivent -militaires, médecins, assistantes sociales- éprouvent des difficultés à cerner qui sont ces êtres revenus de l'enfer. Des malades? Au sens physique, oui : ils présentent de nombreuses séquelles dues aux tortures subies, aux terribles privations et aux maladies contractées dans les camps.

A partir des années 1950, on tente une définition psychiatrique, le "syndrome du survivant des camps de concentration" : les rescapés ne s'y reconnaissent pas. "Nous ne sommes pas fous, clament-ils, nous sommes des déportés !" Des êtres singuliers, métamorphosés par leur terrible expérience, qui mèneront souvent une double existence : celle des gens normaux, et celle des déportés, régulièrement hantés par leur passé, notamment dans leur sommeil.

Car si le corps des survivants a bien été libéré, leur âme est restée captive, capturée par leurs génocidaires. Chaque nuit, dans leurs cauchemars, ils se retrouvent à nouveau dans leur Block, devant les chambres à gaz, témoins du meurtre de proches et en passe d'être eux-mêmes assassinés. Chaque nuit, les survivants sont à nouveau terrorisés, et à chaque réveil, en sueur, tremblants d'effroi, ils doutent un long moment de leur libération. Certains ont fini par se suicider, des hommes célèbres comme Primo Levi.

A leur arrivée des centres d'accueil, des équipes sociales sont présentes pour prendre en charge les survivants des camps. Les déportés sont à leur retour plus ou moins bien accueillis, certains ne s'en remettent jamais. On peut voir cette difficulté d'intégration grâce à ce témoignage :

Le dégoût submerge Maurice T. quand il comprend qu'il n'obtiendra des vêtements civils qu'en " offrant " sa ration de cigarettes au préposé du vestiaire d'Orléans. Après cinq ans en Prusse orientale, l'ex-prisonnier s'attendait à un autre accueil. " J'étais seul, j'ai trouvé un boulot à la SNCF, où je gagnais juste de quoi me nourrir. Pendant l'été 45, j'ai dormi sous les ponts. Parfois, je regrettais l'Allemagne. Là-bas, je travaillais dans une ferme, j'avais une chambre et le fermier était plutôt gentil..."De nombreux couples vont se défaire. En cinq ans, on change, et les époux n'ont parfois plus rien à partager. Le nombre de divorces bondit. Il passe de 35 187 en 1938 à 76 658 en 1946. Les familles ont appris à se passer des absents. " Mon fils avait 9 ans et ne m'a pas reconnu. Pour lui, le père fouettard. Quand il faisait des bêtises, mon épouse lui disait que cela barderait à mon retour." raconte Robert Dousset d'Orléans.

Beaucoup de juifs ont cessé de croire en Dieu après la Shoah, alors que d'autres ont fait le chemin inverse. Certains juifs se sont demandé quel était le rôle de Dieu lors de la Shoah. Ils se demandaient comme Dieu pouvait laisser faire ça. Certains ont renforcé leur foi tant-dis que d'autres ont arrêté d'y croire. Le préfet Avril note en juillet 1945 la profonde déception de la plupart des rapatriés après un bref séjour en France. Le manque de vêtements, de pneus, la modicité de la prime de libération, le marché noir, les divisions entre Français choquent profondément ces hommes qui viennent de passer plusieurs années dans les camps. La réquisition de vêtements n'a donné que de faibles résultats, 300 costumes pour 25 000 rapatriés. Quelques tentatives d'action directe chez les commerçants, en particulier dans le sud du département, ont eu lieu mais l'Association des prisonniers de guerre a réussi à contenir ce mouvement.

Mais dans ces déportés il n'y pas que des juifs et des opposants politiques il y a aussi les tziganes. Le camp des Alliers près d'Angoulême ne fut fermé qu'en 1946. On rendit leur liberté à des nomades qui avaient perdu leurs roulottes, leurs chevaux, leurs repères. Cette situation est évoquée dans les dernières pages du magnifique roman de Paola Pigani, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*. En effet on parle très peu d'eux or dans certains pays tout les tziganes ont été tués.

Ainsi il est possible de constater que le retour des déportés n'est en aucun une affaire simple. Leur expérience passée les hantera très longtemps après.

III. Témoigner, un acte difficile.

Après leur retour, les déportés n'avaient souvent pas la force physique de prendre la parole pour témoigner de leurs souffrances, mais également peu de personnes ne les croyaient, ils se sentaient incompris.

Les déportés n'ont pas cherché à faire ressentir ce qu'ils avaient vécu car au début les gens ne les croyaient pas, disant qu'ils avaient inventé ces histoires. Les rescapés d'Auschwitz, notamment avaient peur d'être pris pour des fous.

Les associations ont fini par se rendre compte de l'urgence de témoigner pour les déportés sous peine de ne jamais connaître la vérité. Souvent, longtemps après la

guerre, ils ont accepté de parler de leur déportation afin que les jeunes générations comprennent et ce que fut la folie des nazis et tirent les leçons de l'Histoire.

Après leur retour, les déportés n'avaient souvent pas la force physique de prendre la parole pour témoigner de leurs souffrances, mais également peu de personnes ne les croyaient, ils se sentaient incompris.

Les déportés n'ont pas cherché à faire ressentir ce qu'ils avaient vécu car au début



les gens ne les croyaient pas, disant qu'ils avaient inventé ces histoires. Les rescapés d'Auschwitz, notamment avaient peur qu'on les prenne pour des fous.

Les associations ont fini par se rendre compte de l'urgence de témoigner pour les déportés sous peine de ne jamais connaître la vérité. Souvent longtemps après la guerre, ils ont accepté de parler

de leur déportation afin que les jeunes générations comprennent et ce que fut la folie des nazis et tirent les leçons de l'Histoire.

Dans les médias, il y eut des réticences à imposer au public ces images de la mort de masse : « doit-on laisser nos enfants se pencher sur cet amas de crimes ? Il faut, malgré notre répulsion, les montrer. Ces abominables souvenirs doivent marquer leur mémoire », d'après le quotidien *Combat*. Les premiers témoignages de déportés libérés aidaient à franchir le pas. Dans les quotidiens, les illustrés, les actualités filmées, le public fut ainsi abreuvé, en avril et mai 1945, de ces visions de cauchemar. Les images publiées au printemps 1945 marquèrent durablement les esprits.

Mais, passé le choc, elles disparurent vite de l'actualité. En France, l'opinion publique voulait tourner la page et on demanda aux survivants de se taire. Les gens n'avaient pas envie d'entendre leurs récits. Et parmi les déportés, on écoutait davantage ceux qui l'avaient été pour faits de résistance et non les juifs, qui ne représentaient qu'une part infime des rescapés, avec un « taux de survie » de 2 à 3 %. Il faudra alors des décennies pour qu'apparaisse, derrière le choc des images, toute la terrible réalité des camps nazis. C'est pour cela que beaucoup de déportés sont restés tant d'années dans le silence, avec, ancrées en eux, de trop lourdes séquelles.

- C'est le cas d'Ida Grinspan, qui fût déportée le 10 février 1944 au camp d'Auschwitz-Birkenau. Elle avait 14 ans. Grâce à la coiffure que lui avait faite

sa mère, Ida paraissait plus vieille. Cela lui permit d'échapper aux chambres à gaz. Une déportée française lui avait ordonné : « Si on te demande ton âge, tu dis que tu as 16 ans ! ». La rescapée commente qu'elle est passée de 14 à 16 ans : « c'est pourquoi je dis toujours que je n'ai jamais eu 15 ans ». Atteinte du typhus, Ida sera sauvée par une infirmière, Wanda. Elle passera alors, les années qui suivirent sa libération, à la rechercher. Wanda ne la reconnaîtra hélas pas. Ida Grinspan ne retournera au camp qu'en 1988. Elle y rencontrera Bertrand Poirot-Delpech, qui lui proposera de coucher sur papier son témoignage unique. Il exprime ce que l'émotion et l'humilité empêchent Ida de dire elle-même et rappelle au fur et à mesure les événements de ces années noires. N'être qu'un numéro, ne rien posséder de personnel qu'une gamelle et une cuiller, avoir constamment faim, froid, être épuisée, battue et craindre le pire à chaque instant. Son livre, intitulé *J'ai pas pleuré* est un témoignage unique qui retrace, mot pour mot, l'insoutenable parcours qu'est sa vie. Comment le raconter ? Ida sait qu'elle a une mission sacrée, celle que lui ont confiée au camp, avant de mourir, ses camarades : "Si tu rentres, il faudra leur dire. On ne te croira pas, mais il faudra le dire...". Lors des 70 ans de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau, Ida n'aura plus la force de refaire le voyage et d'à nouveau ressentir l'horreur et l'atmosphère pesante qui y règne encore. Ida disait que « l'oubli serait aussi intolérable que les faits eux-mêmes ». C'est ainsi que, pour elle, témoigner est non plus un besoin vital mais un devoir de mémoire.

- De son côté, Henri Borlant, déporté lui aussi au camp d'Auschwitz-Birkenau le 15 juillet 1942 raconte son péril. Il dit qu'il a été le seul survivant des 6000 enfants juifs déportés de France cette année-là. « Les tatoueurs sont arrivés. J'étais devenu le numéro 51 055. Je savais que mes cheveux repousseraient, mais que cette marque, je la porterai toute ma vie ». Il est parvenu à s'évader juste avant l'arrivée des Américains. Une fois rentré en France, il a retrouvé sa mère, sauvée par des Justes.

- Le 16 décembre 1943, Serge Smulevic est déporté avec 800 autres Juifs à Auschwitz. Sélectionné pour le travail il est transféré avec 200 hommes à Monowitz (Auschwitz III). Il travaille dans l'usine de la Buna, dans le bâtiment même où se trouve Primo Levi, dans le kommando des chimistes : Bau n° AZ 799. Serge, matricule 169922, survivra aux marches de la mort et sera rapatrié en France en 1945.

Il témoigne : "*Quand nous avons quitté le camp de concentration de Monowitz (Auschwitz III), le 18 janvier 1945, vers 18 heures, on nous a alignés par cinq, nous étions près de 9.000, rien que pour ce camp-là, et nous étions encadrés par des*

centaines de S.S. Beaucoup de malades parmi nous, qui ne voulaient pas rester abandonnés dans le camp, de peur d'être exécutés. Ils n'ont pas marché très longtemps... Il neigeait et avec nos grosses chaussures en bois, avec des vieux chiffons à l'intérieur en guise de chaussettes, nous avançons péniblement dans la gadoue.

Chaque fois que l'un des nôtres tombait de fatigue, il avait droit à une balle dans la tête. Les SS, pressés ne visaient même plus la nuque. Il y avait du sang et des éclaboussures de cervelle partout. Après cinq heures de marche environ, nous sommes arrivés à Gleiwitz, où nous avons pu souffler quelques heures, en attendant l'arrivée des trains qui devaient nous ramener en Allemagne.

Et c'est ainsi que, tantôt dans des wagons à bestiaux, sans la moindre nourriture, sans une goutte d'eau (et la soif est bien plus terrible que la faim, même en hiver) et tantôt sur les routes, qu'exténués nous nous traînions de camp en camp. Je me souviens, qu'un jour, traversant la Tchécoslovaquie dans des wagons découverts, et le train s'étant arrêté sous un pont, des passants nous ont jeté des pains, et immédiatement les S.S. les ont mitraillés.

Et les SS nous éliminaient systématiquement, dès le moindre signe de fatigue. Et ces transports, et ces longues marches, les fameuses « marches de la mort » ont duré des mois et des mois, et c'est ainsi que des dizaines de milliers de nos frères sont morts aussi bien dans les wagons que sur les routes. [...]

Il pleuvait des morts sur nos routes..."

Aujourd'hui, Serge Smulevic continue, dans la douleur et la souffrance, à témoigner. Il a ainsi participé au recueil de témoignages initié par Steven Spielberg, en 1997.

D'origine polonaise, David Olère a été affecté au *Sonderkommando* dès son arrivée au camp d'Auschwitz-Birkenau. Son talent de dessinateur lui permet d'échapper à la mort programmée en calligraphiant et dessinant des lettres des SS destinés à leur



famille. Les tableaux de David Olère se renvoient les uns des autres car on y voit des scènes de vie dans un camp, vécues ou pas par le peintre. Ce sont les souvenirs du peintre qui restent dans sa mémoire et qu'il tente d'exorciser par la peinture. L'intérêt est aussi de redonner des témoignages des camps, de la vie des camps, les principaux documents et photos ayant été détruit par les nazis avant leur fuite. David Olère est un des premiers à décrire la réalité des camps. Peu de déportés ont réussi à surmonter le traumatisme et beaucoup se sont heurtés à l'incrédulité des autres. Ces œuvres rappellent la nécessité de la transmission aux générations futures

et du devoir de mémoire. Dans ses tableaux, David Olère veut insister que, pour des milliers d'entre eux, la vie s'est arrêtée là-bas. Olère est leur seule voix. Il veut

profondément toucher l'observateur, le choquer, lui montrer la vérité. Il veut montrer que « l'oubli serait aussi intolérable que les faits eux-mêmes... ».

Juive polonaise, sa mère n'est pas revenue d'Auschwitz. Devenue peintre, Serge Lask ne tournera jamais la page, remplissant ses toiles de litanies calligraphiées, peignant le yiddish, cette langue maternelle perdue qu'il ne parlait et ne comprenait pas. Ces absences, la langue, sa mère, le destin des juifs sans judaïsme, se superposent ici. Devant ces rouleaux, écrits sombrement en lettres d'absence, on se tait, sidéré, étranglé, plongé dans le gouffre de la Shoah. Approcher ainsi la Shoah, c'est devenir le tambour vibrant de ces millions de vies piétinées, c'est ressentir la barbarie et ne pas retenir ses larmes.



Beaucoup de témoignages de la déportation ont été donnés dès le retour des camps. Mais, dans son ensemble, la société non déportée, toute à la joie de la Libération, n'était guère disposée à écouter d'une oreille attentive le récit des horreurs quasi inconcevables infligées par les nazis aux victimes de la "solution finale". Les déportés survivants eurent souvent du mal à décrire l'enfer vécu aux membres de leurs propres familles qui avaient pu échapper aux rafles et arrestations. Les survivants eux-mêmes voulaient "oublier pour survivre" ou revivre, après-guerre.

Avec douleur, force, larmes, colère ou difficultés parfois, mais toujours avec émotion, chaque témoin a accepté de revenir sur ces années noires et souvent de dire l'à peine dicible. Dans l'espoir que la pédagogie de la mémoire ait un sens pour l'avenir.

Leurs histoires sont nos histoires. Elles nous concernent. Elles font parties de l'Histoire, de la mémoire collective. C'est pour cela qu'il semble essentiel de raconter car « l'oubli serait aussi intolérable que les faits eux-mêmes ».

Quel témoignage ?

Le témoignage écrit est peut-être le genre de témoignage le plus utilisé. Dans ses deux ouvrages, tout d'abord *Si c'est un homme* (1947), qui décrit l'horreur des camps d'extermination puis *La Trêve* (1963) qui raconte le retour de déportés, Primo Lévi témoigne de son vécu durant et à la fin la Seconde Guerre mondiale. Il déclare « que nous le voulions ou non, nous sommes des témoins et nous en portons le poids. » (Lettre, en français, à Jean Samuel - avril 1946). Il était donc important pour lui de témoigner et il y est parvenu peu de temps après la fin de l'épreuve endurée.



Le roman graphique et autobiographique *Maus*, écrit par Art Spiegelman entre 1970 et 1980 est un témoignage indirect des camps. En effet, l'auteur fait parler son père, Vladek, qui a été déporté. Il lui fait raconter, à travers un personnage animalier, celui d'une souris, l'horreur des camps d'extermination.

La nuit, récit autobiographique écrit par Elie Wiesel en 1958 est encore un témoignage écrit des camps d'extermination. Wiesel y raconte son séjour à Auschwitz puis au camp de concentration de Buchenwald. Dans ce récit il déclare que « Jamais je n'oublierai cela, même si j'étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu lui-même. Jamais. » ce qui montre bien que cette expérience a laissé sur les victimes une trace indélébile autre que le numéro tatoué qu'elles ont reçus.

Evidemment le témoignage peut aussi se faire directement auprès d'un public comme le fait Ida Grinspan ou devant une caméra, répondant à un journaliste.

Les tziganes sont-ils sollicités pour témoigner ? En parle-t-on autant que les juifs ?

Très peu de tziganes sont revenus des camps de concentration ou d'extermination et très ont donc pu témoigner. Leur déportation n'est cependant pas aussi médiatisée que celle des Juifs. Leur génocide est même considéré comme une politique légitime par certaines autorités. Cette partie de la Seconde Guerre mondiale a été « oubliée » à cause d'une forte discrimination envers les Tsiganes.

SOURCES :

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1985x019x004/HSMx1985x019x004x0341.pdf>

<http://www.livresdeguerre.net/forum/contribution.php?index=55422>

http://fr.wikipedia.org/wiki/H%C3%B4tel_Lutetia

<http://www.primolevi.org/primolevi-la-force-du-temoignage>

fr.wikipedia.org/wiki/Maus

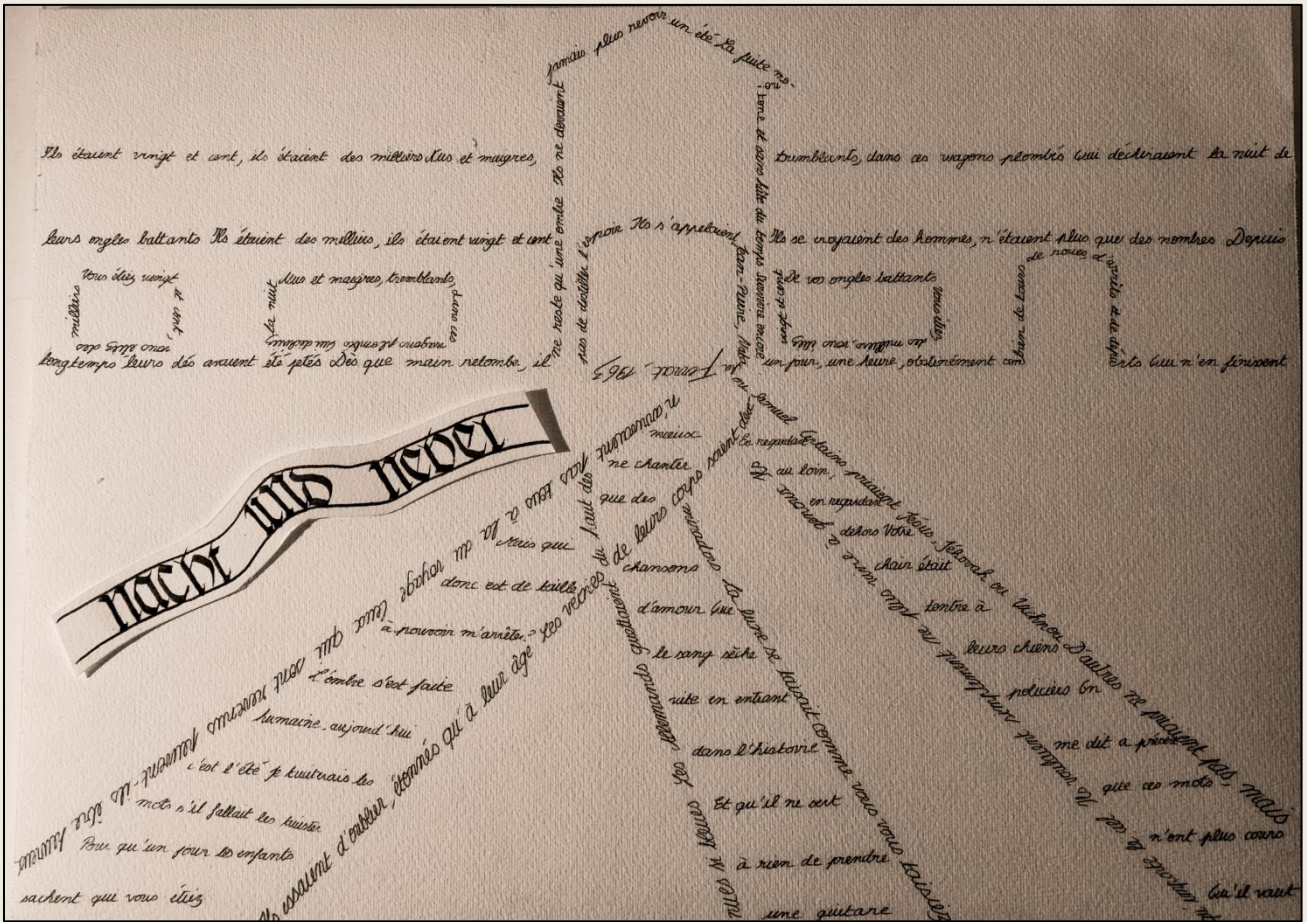
http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/voyages/f-m-s/medias/05_cr_01_hugo/Auschwitz/Maus/Maus.htm

http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Nuit_%28Wiesel%29

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Porajmos>

<http://d-d.natanson.pagesperso-orange.fr/tsiganes.htm>

GéoHistoire n°20, Avril-Mai 2015



Calligraphie réalisée par Léonie à partir des paroles de la chanson « Nuit et Brouillard » de Jean Ferrat.